

## **Notes à la nuit tombante (1) Août 2014 / Janvier 2015**

***À la nuit tombée sur les esprits et les consciences, il n'est plus de réponse à fournir. À la nuit tombée des méfiances, des angoisses, des terreurs, il n'est plus de mots réconfortants à adresser. À la nuit tombée sur le bon sens et la cohérence, il n'est plus de raison ni de logique à invoquer. À la nuit tombée, il n'est plus d'articles, d'analyses, d'études qui vaillent. Juste quelques réveils lucides, des trouées dans la léthargie qui s'impose tout autour, avant de replonger en soi, dans la seule zone intègre et inviolable : là où tout reste possible quand le dehors a renoncé.***

\*\*\*

### ***Dernier poème (9 janvier 2015)***

Je préférerais le temps où *je* était un autre.

\*\*\*

### ***La question (août 2014)***

Par où commencer ? Peut-être par un constat assez simple : ce qui manque cruellement à notre époque, c'est un Flaubert. Des sous-Sartre, des sous-Bernanos, des sous-Camus et des sous-Céline, il en pullule. Des scribouillards de la Haine comme de l'Engagement ou de la Conscience, il ne se rencontre plus que cela. Dès que l'on soulève un pavé numérique, ils se mettent à grouiller par-dessous, ils bavent allègrement entre les touches de chaque clavier. Mais un Flaubert, un monstrueux héros de cette envergure, qui aurait voulu saisir la Bêtise de son époque à la gorge et l'étrangler à pleines mains, il n'y en a plus. Il ne peut plus guère y en avoir. Flaubert, aujourd'hui, ne serait plus assis sur les bancs de la correctionnelle ou, vitupérant l'époque, à la table d'une Princesse Mathilde. Au pire, on le croiserait errant, façon Jack Nicholson, dans les couloirs d'un hôpital psychiatrique, marmonnant, un balai à la main, et les yeux dans le vague ; au mieux, on le dépendrait, face bleuie et langue dehors, de la corde qu'il se serait choisie pour résoudre la question fatale, la question qui est désormais capable de réduire en poussière tout intellect un tant soi peu sain dès qu'elle est formulée : « Par où commencer ? »

\*\*\*

### ***Sur Dieudonné (réflexion retardataire, janvier – août 2014)***

Il paraît que le salut nazi, bras droit tendu à l'horizontale ou légèrement orienté vers le haut, paume à plat, serait revenu, travesti, maquillé, sous l'avatar de la « quenelle », cette manière de provocation – main droite portée à l'épaule gauche, bras gauche tendu vers le bas – censée « glisser dans le cul » du système ou de ses maîtres et popularisée par l'humoriste Dieudonné.

Il est néanmoins indécent – parce que faux au regard de la discipline historique – et de surcroît profondément stupide de bêler au « retour du nazisme » dans ce cas. Pour s'en persuader, il s'agirait de lire ne fût-ce que les cent premières pages de la monumentale biographie d'Adolf Hitler signée Ian Kershaw. Dans son ouvrage, ce dernier montrait de façon exemplaire que, avant d'être celui d'un individu, le cursus de Hitler était en fait celui d'un pouvoir en acte. Un pouvoir qui se basait sur un traumatisme historique collectif (la défaite de l'Allemagne), s'inspirait de traditions et de racines lointaines (certains courants *Völkish* d'avant-guerre, une interprétation – dévoyée – des opéras de Wagner, la mythologie germanique), se greffait sur des troubles politiques (les agitations dues aux multiples groupuscules révolutionnaires de droite comme de gauche des années 1919-20), s'emparait des stéréotypes et des fantasmes les plus opérants à l'époque pour décrypter sommairement la complexité des rouages sociopolitiques (les « clés de lecture » fournies par l'antisémitisme et le complotisme) ; un pouvoir qui, en outre, s'incarnait dans un individu ne maîtrisant qu'un seul art (la rhétorique aboyante), animé d'une seule énergie (celle de la haine), doué d'une seule intelligence (celle qui consiste à agir au bon moment pour servir son intérêt), et possédé par une seule foi (en lui-même).

Bien sûr, Dieudonné professe à tout va depuis une dizaine d'années, dans ses sketches, ses films, ses textes, ses vidéos en ligne, ses sites, des propos à teneur antisioniste qui versent souvent dans l'antisémitisme. Mais contrairement à celle du magnétisant orateur du NSDAP, la brasserie munichoise de Dieudonné, soit le petit écran, ne s'est pas remplie progressivement d'auditeurs captivés puis captifs. Elle fut d'emblée pleine à craquer, lors de ce moment fondateur où, dans une émission

animée par Fogiel en 2003, on entrevoit Dieudonné clamer « Isra-heil » en assortissant son éruclation d'un salut fasciste, tout cela pour conclure un sketch où il figure un colon israélien, hybride de juif orthodoxe et de soldat de Tsahal<sup>1</sup>. Ce jour-là, Dieudonné devenait le premier personnage connu du PAF à mettre en scène, en chair et en os, l'amalgame « sionisme = nazisme », tel qu'il est par exemple représenté graphiquement sur les banderoles des manifestations hostiles à Israël, par le détournement pictographique qui consiste à superposer l'étoile de David et la croix gammée.

À l'époque de cette sortie qui depuis a pris valeur de *coming out*, Dieudonné était déjà haut placé sur l'échelle de la notoriété. Son ascension en termes de superstar de l'antisémitisme pixellisé n'est donc pas le fruit d'une lente maturation morale, psychologique et intellectuelle, pensée et calculée, ou favorisée par la révélation d'un destin manifeste. Pour preuve, le long duo qu'il forma avec Elie Semoun, qui aurait pourtant été placé aux premières loges pour juger de l'hostilité de son partenaire envers sa judéité, et qui semble encore aujourd'hui étonné du tournant radical brusquement adopté par Dieudonné. La métamorphose de l'humoriste aurait plutôt des allures d'éruption, de coup de tonnerre dans le ciel sans nuage de l'antiracisme iconique où jusque-là il évoluait.<sup>2</sup>

Dieudonné ne peut plus aujourd'hui être qualifié d'humoriste, soit d'amuseur public. Il est devenu autre chose : un *performer*, un *happener*, un trublion, un prêcheur, un tribun. La réponse automatique « Oui, mais pas avec tout le monde » à la fameuse question « Peut-on rire de tout ? » a été transgressée radicalement par Dieudonné à partir du moment où, sortant Robert Faurisson de la subculture de droite radicale

---

<sup>1</sup> C'est du moins ce que l'on peut déduire de sa tenue : chapeau et peot de rabbin, veste bariolée à dominante kaki.

<sup>2</sup> Cette rage subite n'est pas sans rappeler le « virage antisémite » de Céline, supposé avoir eu lieu en 1937 entre *Mort à crédit* et les pamphlets, et qui pose toujours question aux spécialistes en la matière, tant il semble incompréhensible. Il se trouve des vidéos en ligne, montrant des interventions de Dieudonné un an ou deux avant les faits, et censées établir une généalogie, sinon de ses idées, du moins de son discours. Elles n'ont cependant pas la valeur d'électrochoc de la séquence chez Fogiel : l'animateur rappelle à deux reprises que le sketch – en fait un salut surprise à l'invité Jamel Debozze – auquel on va assister a été écrit peu de temps auparavant en coulisse, c'est donc quasiment une improvisation. Et Dieudonné, fait rare, voire unique, dans sa posture de *showman*, accomplit sa performance en lisant ses notes ! Autant d'éléments qui autorisent à voir dans ce moment de télévision un authentique dérapage, non pas organisé, mais *favorisé* par les conditions dans lesquelles il s'est déroulé.

quasiment ésotérique où évoluait jusque-là cette éminence du révisionnisme français, Dieudonné a prétendu l'assimiler à un parangon de la provocation et de l'humour au énième degré – alors que le visionnage des sinistres conférences ou la rébarbative lecture des travaux de ce professeur d'université failli attestent que le personnage s'est toujours pris très au sérieux. Quand Dieudonné l'invite donc sur scène au Zénith en décembre 2008, c'est dans la jubilatoire intention de monter la farce la plus scandaleuse et scabreuse qui soit. Et parce qu'au-delà du succès, il veut attirer l'inquiétude, voire la peur, autour de sa personne en se démarquant de ses pairs et en créant un événement inconcevable, inédit. L'horizon humoristique qu'il définit, il est finalement le seul à savoir comment encore le faire reculer : Dieudonné devient ce créateur de sketches plus indépassables les uns que les autres, inscrits dans une logique recherchée du « toujours pire ».

Il existe peu d'exemples d'humoristes français à avoir joué sur la corde sensible du rire à propos des juifs. La caricature du juif, ou même sa simple évocation drolatique, a été après-guerre soit proscrite comme une insulte ne pouvant provenir que de l'extrême droite tacite ou avouée, soit réservée aux seules personnes autorisées à rire des juifs – à savoir les juifs eux-mêmes ou des personnalités ayant fait preuve d'assez de philosémitisme pour être considérées comme insoupçonnables de judéophobie.

On se souvient que, dans le film *Rabbi Jacob*, Gérard Oury avait mis en scène la plupart des stéréotypes associés au juif, et en tout premier lieu... leur indiscernabilité. En témoigne la scène désopilante où Louis de Funès, incarnant un Français nanti banalement raciste, a la révélation que son fidèle chauffeur « en est », ce qui donne lieu à l'exclamation : « Mais alors Salomon, vous êtes juif ! ». Au moment où le film est sorti (en octobre 1973, soit quelques mois après la guerre du Kippour), le message délivré relevait du pacifisme humaniste (la fameuse poignée de main entre l'arabe Slimane et le juif Salomon) et l'antisémitisme n'était pas le sujet principal. L'antisémitisme du revêche patron Pivert allait de pair avec tous les autres jugements racistes, ou plutôt xénophobes (l'individu n'aime pas plus les Noirs que les Belges). Son processus de rédemption consistera en la progressive remise en question, imposée par les rebondissements de l'intrigue, de ses préjugés par la

relativisation des fondements de son identité (il doit un moment se déguiser en rabbin, danser sur de la musique juive, parler avec l'accent yiddish) et par l'ébranlement de ses certitudes.

Le premier humoriste à avoir osé rire publiquement du drame des juifs – et il a à maintes reprises été convoqué, jusqu'au plus haut niveau de l'État français, comme référence-butoir dans l'argumentaire anti-Dieudonné – fut Pierre Desproges, hissé comme modèle absolu de l'humour au sens noble du terme (soit un humour basé sur l'ironie, *ergo* subtil). Lui pouvait se permettre une telle provocation, puisque l'on prêtait a priori à ce fin lettré ami du pied-noir Guy Bedos l'intelligence foncière de ne pas être raciste, partant de ne pas être antisémite. Or, ce réflexe de convoquer Desproges comme contre-exemple aux saillies de Dieudonné n'est en rien pertinent, et l'on se méprend à vouloir juger de la valeur de l'humour desprogien à l'aune de ses cibles.

Desproges se riait du nazisme, autant que de toute autre chose d'ailleurs, dans la mesure où son intention était de provoquer non pas Israël ou quelque autre gouvernement, mais bien son seul rival : Thanatos. L'humour était sa seule façon, dans sa situation de cancéreux hyperlucide quant à son état, de s'affirmer *souverainement vivant*. L'esprit de Desproges, voisin de celui d'un Alexandre Vialatte, n'avait rien de sérieux (au sens le plus pesant du terme) et son intérêt profond pour la politique avoisinait sans doute zéro. Sa force était de pouvoir se dire intérieurement, au moment où il proférait en un style ouvragé les pires horreurs : « Je peux me rire de cela devant vous, car je sais que la mort est au travail en moi, tandis que vous qui êtes dans le même cas sans le savoir, vous refusez de l'admettre. » Taire ou travestir en boutade la tragédie de son mal physique aura été jusqu'au bout sa suprême impertinence. L'on verra en quoi Dieudonné se situe, sur ce point précis de la maladie et de la mort, aux antipodes de cette stoïque exemplarité. Quant à Desproges, Individu majuscule, il s'éloigne inexorablement de nous ; ses références, et davantage son brio stylistique, comme ceux des meilleurs écrivains, seront d'ici peu inaccessibles aux « jeunes générations ». L'ériger en modèle éthique et le figer

en classique seraient les dernières insultes envers sa mémoire. Tenons-le en dehors de ce débat et revenons au fond du problème.<sup>3</sup>

Dieudonné ne rit ni *avec* les juifs ni même *des* juifs. Il rit *contre* les juifs. Et, qu'il le reconnaisse ou non, son « humour » est le véhicule le plus efficace du discours antisémite. L'antisémitisme est une question aussi ancienne en somme que celle concernant le peuple visé par ce rejet haineux. Relisons l'édifiante histoire de Léon Poliakov au sujet de... Mais au sujet de quoi en fait ? L'antisémitisme est-il une pulsion ? Un corpus idéologique ? Une passion ? Une folie collective, quand elle n'est individuelle ? Un exutoire ? Un racisme d'une forme particulière ? Ou tout cela à la fois, ou autre chose encore ? L'antisémitisme se nourrit en tout cas de représentations ancestrales, cristallisées en stéréotypes (physiques, psychiques, comportementaux), et est animé de schèmes invariants qui en viennent parfois à s'articuler et à se confondre (l'accusation de déicide, le rapport supposé éternel du juif à l'argent, la croyance en un complot appuyant des partis révolutionnaires ou des sociétés occultes, bref tout ce qui nourrit le mythe du « Juif éternel ».) ; mais il est aussi conjoncturel, dans la mesure où il est soumis à évolution selon les événements politiques dont il se nourrit et les contextes socio-historiques où il se manifeste. Ainsi l'antisémitisme médiéval à l'encontre des profanateurs d'hosties n'est pas celui des pogroms russes, qui n'est pas celui proféré par le pamphlétaire Édouard Drumont sous la Troisième République ni encore celui soutenu par une certaine gauche radicale qui relaya, avant même l'extrême droite, les thèses révisionnistes dans les années 60, etc. L'antisémitisme de Dieudonné n'est donc pas l'antisémitisme de Hitler. Et, non, même s'il mène à sa manière son combat, Dieudonné n'est pas en train de relancer le nazisme.

---

<sup>3</sup> Il circule une vidéo sur *Youtube*, intitulée « Desproges et l'antisémitisme » ; il s'agirait de la faire visionner à ceux qui instrumentalisent un peu trop hâtivement les propos du personnage, impénitent impertinent qui conclut sa réflexion en s'indignant que les juifs se croient détenteurs de la clef de l'humour et, fait rare chez l'humoriste raffiné, en prononçant une parole vulgaire : « Je les emmerde »... Il serait en outre bien plus fécond sans doute d'opérer un rapprochement entre la figure de Coluche et celle de Dieudonné (que ce dernier revendique d'ailleurs en insérant un logo à son effigie dans certaines de ses vidéos), en concomitance avec la récupération qu'opère la nébuleuse conspirationniste et soraliennne de certains propos du père des Restos du Cœur. Coluche est la véritable souche de l'humour à la Dieudo : lui aussi recourait à un répertoire de postures et de « mêmes » (l'index en l'air !) là où Desproges préférerait la pirouette imprévisible ; lui aussi s'engagea sur le terrain politico-social (la candidature à la présidentielle) et ébranla l'État, tout ce dont Desproges se garda bien...

En ce qui concerne le fameux « salut » inverse que serait la « quenelle », remarquons d'emblée un paradigme historique très différent. *Aucun* militant de base du NSDAP n'a jamais été encouragé par Hitler ou quelque autre sbire du parti à poser pour la photo en train de faire le salut. En termes moins risiblement anachroniques, l'hitlérisme n'a pas cherché à se faire reconnaître publiquement à travers ce geste, qui manifestait un engagement profond et n'était en rien une cabriole provocatrice et censément fédératrice. Si le geste du salut à la romaine fait partie de l'arsenal symbolique du nazisme, il n'est pas son principe fondateur. Or, avec l'endoctrinement à la multiplication quenelière, n'est-ce pas cette validation que recherche Dieudonné, apparaissant toujours en plus gros plan, tel un « Big Brother », dans ses vidéos « en réponse à », quand il se met à exhorter les « esclaves » anonymes à multiplier le geste interdit, partout, tout le temps. Et cela marche... L'impressionnante galerie de photos montrant des quidams se livrant au geste anti-système s'étoffe chaque jour. Une salle de cinéma en pied, béate, attention, le petit aigle va sortir ; des militaires, des caissières, des plongeurs à palmes et tuba, une famille aux sports d'hiver, un groupe d'enfants hilares dans quelque village africain, une star du foot exultant après un but, des participants à une émission de télé-réalité vautrés dans un divan, Alain Soral en déplacement au mémorial de la Shoah à Berlin, des touristes devant la tour Eiffel et qui n'y comprennent rien... La quenelle se décline à toutes les sauces et à tous les objectifs. En tout chemin en tout lieu, on ne parle que du bon Dieudo.

Ceux qui voient dans la quenelle le salut nazi inversé n'ont pas tort. Quand Dieudonné entend le Président du CRIF Roger Cukierman tenir de tels propos à la radio, il s'esclaffe et, triomphal, compte récupérer ce qui lui apparaît comme un lapsus : voilà que « l'éminence du pouvoir juif en France » soutient que Dieudonné est « l'inverse du nazisme », n'est-ce pas plutôt valorisant ? C'est pourtant exact. La quenelle est bien l'inverse du salut nazi : un salut rabaissé, désaxé, dévoyé, tourné vers le bas, marqueur d'une pseudo-révolte plutôt que d'une adhésion franche et inconditionnelle, signe de reconnaissance exotérique...

Ce que Dieudonné croit entendre (ou veut faire croire qu'il entend) quand on le prétend *l'inverse* du nazisme, c'est qu'il serait *le contraire* du nazisme. Or, prenez un

lapin, suspendez-le à un crochet et retournez-en la peau, poils dedans, tripes à l'air ; il reste un lapin. Il existe donc bien une version inverse du lapin, mais pas de contraire du lapin. Sauf le non-lapin. C'est exactement ce qui se passe avec le nazisme. Il existe aujourd'hui une version inverse du nazisme, et c'est le dieudonnisme. Le contraire du nazisme, ce n'est même pas la démocratie (qui serait plutôt la matrice indispensable à l'apparition du nazisme, mais c'est là un autre débat). Le contraire du nazisme, c'est juste le non-nazisme.

Ce à quoi nous avons assisté en direct dans l'Hexagone depuis deux ans, c'est à l'émergence de la seule version (comme on le dirait d'un logiciel informatique ou d'un jeu vidéo) du nazisme que nous méritons. Le nazisme de la parole soi-disant affranchie, libérée, qui s'écrase, en boomerang, dans le coin de la tronche de Dame Démocratie, comme d'habitude éberluée de voir lui revenir ce qu'elle avait prétendu lancer très loin d'elle. Et qui est dès lors bien obligée de tomber le masque, en s'affirmant forte, en se montrant répressive et bâillonnante. En révélant ce qu'elle est au final : un régime coercitif comme *n'importe quelle autre forme* de régime politique.

Or, la Démocratie n'a rien à craindre du dieudonnisme qui, s'il est une forme inversée de nazisme, en est donc la version parfaitement *light*, lyophilisée, ou comme l'aurait sans doute qualifié Philippe Muray un « gloubiboulga », adapté aux mâchoires lâches de notre société logocrate<sup>4</sup>.

Dieudonné n'est pas un nazi. L'affaire est entendue. Il n'est pas récupérable pour la cause. Car par delà tous ses outrages à la Shoah, par delà ses « coups » médiatiques, il y a *une* intervention publique pour laquelle Dieudonné ne sera *jamais* ni excusable ni pardonnable. Celle-là ne fera sans doute jamais l'objet d'un procès intenté par une quelconque Ligue ou Association. Dieudonné n'en sera donc comptable qu'avec lui-même, à l'heure de passer devant le tribunal de sa conscience. Dans ce miroir intime, s'il lui reste une once de lucidité, ce qu'il entreverra alors sera abject.

---

<sup>4</sup> Par « logocratie », j'entends qualifier nos démocraties médiatiques, fondées sur le développement exponentiel du discours devenu bavardage, où les fonctions informatives et phatiques du langage ont fusionné ; la nécessité de débattre sans contenu mais en continu dans le seul but d'apparaître comme éthiquement correct ; la possibilité d'aligner des injonctions paradoxales et d'assumer sereinement leur aberrante cohabitation au sein d'un même discours.



Dans un long passage d'une vidéo postée en décembre 2013 où Dieudonné balance une réponse à François Hollande, il évoque la mémoire de « l'ange de la quenelle ». L'Histoire a quand même de ces ironies : car c'est à un garçon de 17 ans prénommé... Romain que l'on devrait l'émergence du « salut » quenellien !

Romain Gauderlot était cet adolescent cancéreux à qui l'association *Make a wish* avait refusé d'accéder à son rêve, à savoir rencontrer Dieudonné, pour des raisons évidentes selon ce dernier puisqu'il s'agirait là d'une association rien moins qu'israélienne. Il nous est ensuite relaté, sur un mode qui va *crescendo* dans le cynisme nauséeux concernant l'état physique du malade, comment la maman du jeune homme est *de sa propre initiative* entrée en contact avec l'humoriste pour lui exposer le vœu de Romain. Dieudonné accepte, et des photos des deux « amis » côte à côte, quenellant à bras raccourcis ou montrant le ciel de l'index avec un pincement de lèvres<sup>5</sup>, attestent de leur première rencontre.

À quelle infamie Dieudonné s'est-il livré là? À l'instrumentalisation pure et simple, et post-mortem, d'un être vulnérable, clairement sous influence au moment des faits. Dieudonné diffuse fièrement des images où l'on voit un gamin en phase terminale monter sur scène auprès de lui, lors d'un de ses spectacles, et esquisser vaille que vaille, en vacillant, le signe de ralliement de la quenelle. La séquence est saisissante, surtout telle que diffusée, dans un ralenti languissant, et l'on comprend en quoi elle sert à merveille la suprême perversion des images à laquelle se livre Dieudonné : en filigrane du jeune homme émacié (ne pesant « pas plus de neuf kilos » d'après l'élégant commentaire en *off*) ne peut manquer de surgir à l'esprit, par suggestion quasi subliminale, la silhouette d'un rescapé des camps de la mort, décharné. Il y a là aux côtés de Dieudonné un squelette portant péniblement sa peau et sa veste en cuir trop large, et cet être, « qui n'est déjà plus de ce monde » allonge bravement la quenelle !

La façon dont Dieudonné – tout en émaillant son discours en *off* de remarques dignes des plus riches heures du Journal *Hara-Kiri* – relate sa rencontre avec le

---

<sup>5</sup> C'est là un des autres éléments de la gestuelle de Dieudonné : un doigt en l'air, la bouche en cul de poule aspirant l'air dans un sifflement aigu, accompagné de la phrase : « Au-dessus, il y a le soleil. » La mimique est censée mettre en évidence l'existence de Supérieurs Inconnus qui dirigeraient le monde.

garçon, l'apparition de ce dernier qui méduse littéralement le public, le « panache » dont fait montre le jeune maquisard à ainsi « l'enfoncer profond dans le cul du système ». Tout cela est répugnant, Dieudonné non seulement le sait mais il s'en réjouit<sup>6</sup>. Et là où Desproges conviait ses supposés spectateurs juifs « à rester » malgré tout dans la salle, Dieudonné est conscient de son ignominie au point d'inviter tout bonnement son spectateur... à dégueuler. Un « beuaaaark » résonne alors en écho hors-champ, signifiant que le gourou Dieudonné a été obéi au doigt et à l'œil par le chien de Pavlov qu'est devenu son syupposé public.

Mais une puissante barricade protège momentanément Dieudonné des éclaboussures, et c'est celle du péché capital qui le perdra : l'orgueil. Cette forme suprême de l'arrogance qui se croit dans son bon droit amène Dieudonné à commettre l'ultime affront envers un être vulnérable, et envers la mère de ce dernier. Cette femme, que l'on peut deviner en détresse, s'est d'après les dires de Dieudonné tournée vers lui, l'Idole, pour combler le désir de son enfant moribond ; et c'est soi-disant en opérant un décalque grotesque de ses propres sketches portant sur la maladie que Dieudonné lui présente ses respects et salue sa peine ? Dieudonné perd là, en l'espace de quatre minutes et au bénéfice d'un ego surdimensionné, ce qu'il reproche aux Blancs esclavagistes d'avoir dénié à ses propres frères de race pendant des siècles : son humanité.

Qu'il fasse monter qui que ce soit sur scène à ses côtés – Robert Faurisson, le député belge Laurent Louis, Daniel Prévost ou encore un jeune mourant à la fascinante aura –, Dieudonné *demeure la star*. Le seigneur du château ne reçoit que des faire-valoir, il ne décerne pas de distinctions, il ne s'incline pas devant des pairs : il se contente d'adouber des chevaliers pour asseoir son propre prestige. Rien ne le distingue plus alors d'un vulgaire télévangéliste à l'américaine, se pavanant devant une salle comble et d'emblée conquise, satisfait d'avoir trouvé à son discours l'incarnation de ses arguments à qui il tend le micro pour témoigner des bienfaits qu'il apporte, du miracle qu'il a permis, de la pertinence de « Son Combat ».

---

<sup>6</sup> L'évocation de Romain Gauderlot a été intégrée au spectacle « Asu Zoa » en tant que sketch, sans diffusion des images cependant.

On ne s'étonnera plus dès lors qu'à moitié d'entendre Dieudonné souligner la dimension mystique de l'engagement quenellier. Toute la dynamique du rapport maître-esclave qu'il prétend dénoncer participe d'une rhétorique aux échos totalitaires, si ce n'est qu'ici, le fond de l'opposition n'est ni proprement racial (Aryens vs Juifs, comme chez Hitler) ni social (prolétaires vs exploités, comme chez Marx). Dieudonné oppose une masse informe et disparate d'internautes contaminés à divers degrés par la paranoïa, à de prétendus Supérieurs Inconnus, évoluant dans des sphères inaccessibles, au niveau du « soleil », et qui seraient représentés sur terre par les éminences juives et leurs affidés. Et c'est là que sa position de trublion bascule dans la logique du *Führerprinzip* : après la vidéo montrant Romain, Dieudonné exhorte son public à poser des quenelles, afin de devenir, à l'instar du jeune homme, des rebelles au système, des esclaves qui secouent leur joug. Se rend-il compte de l'aberration de ses consignes ? Comprend-il qu'il donne pour modèle à ses « troupes » un individu de 17 ans dont il vient de dévoiler, à peine quelques minutes auparavant, qu'il était assommé par les médicaments et les substances diversement empoisonnées que les médecins lui injectaient, comme à un cobaye ? Si l'homme nouveau que Dieudonné veut créer, c'est une conscience exsangue de ce gabarit-là, un esprit sous emprise chimique juste bon à aligner des quenelles en rigolant béatement, eh bien, quelle noble émancipation de l'humanité nous est promise...

Le dieudonnisme est et restera inoffensif, MAIS à une seule condition : qu'on ne lui enlève pas le sourire. Avez-vous remarqué qu'elles sont rares, les personnes effectuant la quenelle avec une mine digne d'un film de Leni Riefenstahl – front plissé et responsable, regard absorbé par l'idéal, menton fier, mâchoire serrée, prête en somme à faire son packaging pour le Front de l'Est ? C'est que la quenelle ne s'oppose pas ; elle se pose et elle pose devant l'objectif, bête, petite frappe, elle agresse vite fait bien fait, en douce, visage et logo publicitaire du tee-shirt floutés, redoutant la prise en flag ; quenelle-canule introduite « avec courage » dans le « fion » de notre ère de vigiles, de caméras de surveillance et de poursuites à l'encontre de la petite délinquance... La quenelle est un tag huméral, et la hisser à la

hauteur d'un signe répréhensible par la loi, serait l'erreur fatale qui contribuerait à l'ériger définitivement en symbole. Donc en arme.

À travers le dieudonnisme, Dieudonné ne satisfait en réalité que sa propre propension à exister par le scandale. Il n'a rien d'un idéologue ni d'un penseur : il faut le traiter en *homme de spectacle* et en *artiste* au pire sens du terme, c'est-à-dire celui de l'*artiste contemporain*, soit de l'individu s'arrogeant des droits qu'il estime supérieurs à ceux du commun des mortels afin d'imposer sa création. Ainsi, interdire ses spectacles, l'ostraciser, le censurer, vouloir le viser au portefeuille, sont autant de réactions inappropriées, prônées par les pères-la-vertu et les autoproclamés justes. Le seul résultat qu'ils obtiendront sera de brouiller encore davantage les pistes et surtout de faire de Dieudonné l'*Übermensch* du confusionnisme contemporain. Car enfin, trouver sur l'affiche de feu le spectacle « Le Mur » le visage de Dieudonné sigillé d'une cible simplifiée qui ressemble furieusement à la croix celtique du mouvement Occident... L'entendre fredonner la chanson de « la quenelle qui glisse dans ton cul » sur l'air du *Chant des Partisans*... Voir se côtoyer à ses spectacles des keffiehs et des pulls à logo Lacoste, des puceaux à boutons et lunettes et des racailles à casquettes retournées, des skinheads et des arrières-petits-fils de porteurs de valises du FLN... Tout cela n'est-il pas l'indice que Dieudonné n'est possible que dans une époque qui *délire* ?

Pour comprendre ce qu'est le phénomène Dieudonné, il suffit d'inverser le sigle de SS dont l'affublent certains pour obtenir ce qu'aura réellement été ce personnage tragi-comico-pitoyable au talent compromis, à savoir le double ZZ du mot « buzz ».

\*\*\*

### ***Une définition (ressassée de longue date)***

Le fascisme, hier, c'était la *Bête immonde* ; aujourd'hui, c'est la *Bêtise immonde*, et ce n'est donc plus seulement le fascisme.

\*\*\*

### **Sur Soumission de Michel Houellebecq (7-14 janvier 2015)**

La sortie en librairie du roman *Soumission* de Michel Houellebecq le 7 janvier 2015 restera comme l'une de ces aberrantes coïncidences les plus symptomatiques du XXI<sup>e</sup> siècle naissant. Ce jour-là, la réalité d'un bain de sang et d'un vent de panique volait la vedette à ce qui était annoncé depuis des semaines comme la fiction à scandale de la rentrée, comme le roman dont personne n'allait se remettre, tant il était osé, voire prophétique.

Or, *Soumission* sortant le jour où la rédaction de *Charlie Hebdo* était décimée par des terroristes se revendiquant de l'islamisme radical, c'est un peu comme si... Comme si le 6 août 1945 avait paru l'œuvre d'un écrivain japonais imaginant qu'Hiroshima deviendrait la capitale de l'Empire du Soleil Levant dans les années 60.

Le 7 janvier 2015, j'ai passé mon après-midi et ma soirée avec *Soumission*, alors qu'autour un monde était brusquement passé à la vitesse supérieure dans la stratégie de la tension. Et, ironie suprême comme celles dont seul le Hasard est capable, au fur et à mesure de ma progression dans la découverte du récit, les faits qui se déroulaient depuis la matinée, à 300 km de ma ville de Liège, étaient en train de dissiper définitivement le scénario fumeux imaginé par Houellebecq.

L'épreuve de cette lecture fut donc double. À l'absence de talent que j'ai toujours déplorée chez cet auteur se conjuguaient l'immense sentiment d'inutilité à prendre connaissance de sa laborieuse anticipation, et le manque d'intelligence, de finesse, de pertinence de sa démarche me sautait davantage aux yeux quasiment ligne après ligne.

Que dire de ces trois cents pages, sinon qu'en dehors d'un habile léchage de scrotum, de considérations sur Huysmans parfaitement hermétiques au public habitué à la consommation de *best-sellers*, et des habituels propos d'un épuisé de la vie tenus sur un mode mineur et banalement cynique, l'on n'y trouve rien de plus que ce qu'en avaient martelé les médias pendant un bon mois, ni que ce qui est synthétisé en quatrième de couverture. Vingt-et-un euros pour la redite d'une

présentation aguicheuse et de quelques articles accessibles en ligne, c'est quand même cher payé.

Vingt-et-un euros pour se forcer à imaginer que la France de 2022 serait gouvernée par un Président musulman et que les femmes y seraient contraintes de porter le pantalon – ce qui n'est bien entendu pas synonyme de « culotte ». Vingt-et-un euros pour assister, dans une France moisie et étouffée par un occupant sournois, à la lente dérive d'un prof de la Sorbonne au désir éteint, qui s'achemine vers l'acceptation à se convertir à l'islam, moins par carriérisme que par titillement de vivre enfin en polygame assumé. Vingt-et-un euros pour strictement ne *rien* apprendre en tentant de se consoler par le fait que, lisant cela, ou plutôt effleurant cela des yeux, l'on est quand même à la pointe de l'actualité littéraire et l'on pénètre les arcanes des processus sociétaux contemporains. Seulement voilà, le 7 janvier, la fiction s'est laissé doubler et abandonner sur une voie de garage par l'actualité.

*Soumission*, succès médiatiquement préparé et construit, participe de la lâcheté intellectuelle. Sous ses dehors subversifs, il est parfaitement inoffensif. Aux journalistes qui le taxeront d'avoir voulu commettre un pamphlet, Houellebecq pourra toujours se retrancher derrière l'art du roman, terrain d'exercice illimité de toutes les libertés. Ceux qui tenteront de le débusquer derrière sa création se casseront le nez, comme toujours, dans la mesure où Houellebecq ayant utilisé à plein le stratagème littéraire qui consiste à diffracter une opinion monolithique à travers les discours des différents personnages, il ne peut dès lors être identifié strictement à aucun de ceux qu'il met en scène. Empressons-nous donc de quitter ce marécage où la discussion s'enlisera d'office (« Houellebecq est-il l'islamophobe que l'on peut supposer ? ») pour aborder l'aspect où l'écrivain a réellement fait preuve de maladresse tout en découvrant le fond de sa non-pensée.

Considérons donc le temps où s'inscrit sa narration. Nous voilà transportés en 2022, soit au moment de la deuxième élection présidentielle à venir, celle de 2017 ayant abouti en somme au même résultat que celle de 2012. Le lecteur est censé se retrouver dans un pays qui a pris sept ou huit ans dans l'aile. Or, si ce n'est l'irruption au pouvoir d'une « Fraternité Musulmane » en progression constante depuis sa

pseudo-création, *rien* n'a été conçu par le grand visionnaire Houellebecq pour faire percevoir le passage du temps. L'on croisera donc des figures politiques qui ne semblent pas avoir pris une ride (François Bayrou, Serge Moscovici, Marine Le Pen), l'on entreverra des émissions de télé immuables (comme si une compétition culinaire était pérenne dans une grille de programmation !), l'on évoluera dans un décor qui sent anticipativement le vieux, le ranci, parce qu'il n'est jamais qu'une pâle copie du présent de l'écriture rapportée sur un futur inconsistant.

*Soumission* est du coup le roman où la paresse de Houellebecq apparaît de la façon la plus éclatante. Les véritables auteurs de fiction, et plus encore de science-fiction, déploient des trésors d'intelligence pour nous montrer à quel point une époque est menacée, l'espèce en péril de mort, le globe en phase terminale ; pour ce faire, ils extrapolent le présent, *leur* présent, et le poussent à ses ultimes conséquences ; pour ce faire, ils pensent et, se basant sur l'exercice de la logique, font œuvre de probabilistes pour tracer les futuribles de la société. Houellebecq, lui, s'est emparé de la ficelle des premières années du mandat de François Hollande pour la tirer péniblement jusqu'en 2022. Bien entendu, si l'on considère désormais qu'écrire le futur, ce n'est en somme que traîner le présent en longueur, alors oui, amis français, Houellebecq est votre Asimov, votre Philip K. Dick.

En fait, la seule promesse énoncée par ce livre ne tient qu'au caractère fallacieusement évocateur de son titre. Le terme de « soumission » désigne, en premier lieu, celle des croyants envers leur Dieu et leurs superstitions du fond des âges, mais davantage encore (c'est ce que supposera le lecteur matraqué par la propagande du *merchandising*) la posture du peuple français envers ses nouveaux maîtres. Quelle déception pour l'acheteur, persuadé que le contenu allait forcément le captiver, à qui l'on avait annoncé une dénonciation du « grand remplacement » vers lequel toute la société française se précipite – quelle déception quand il s'apercevra que *Soumission* est « la lecture confort » de l'été 2015.

L'authentique soumission sous-entendue par le titre s'avère en fait celle du public qui se devait d'acheter ce livre non pas pour le lire (il lui tombera très vite des mains) mais comme afin de poser un « acte de résistance », de « rébellion », de

« dissidence », face au « conformisme », à la « bien-pensance », au « mainstream ». Qu'il sonne tristement, ce vocabulaire frelaté de l'insurrection pantouflarde qui n'est plus ni à gauche ni à droite ; qui appartient à tout le monde et à personne ; qui procure le frisson du gargarisme libéral-libertaire. Tout ce rien, tout ce vide. C'est la caisse de résonance intellectuelle dans laquelle des auteurs comme Houellebecq nous maintiennent, pour mieux se faire entendre – et vendre.

\*\*\*

### ***Sur l'après 7 janvier 2015 (notes du 14 janvier 2015)***

La concomitance du massacre de la rédaction de *Charlie hebdo* et de la sortie de *Soumission* marque un tournant dans l'histoire d'une « civilisation », celle en tout cas qui englobe la France, l'Europe, l'Occident. Depuis ce jour, ni le réel ni la fiction n'ont plus grand sens. Nous sommes devenus autres, un peu comme dès après le 11-Septembre, avec cette nouvelle donne que, cette fois, ce n'est plus un symbole (l'arrogance de la puissance occidentale) qui a été visé à travers un édifice matériel (des tours de verre, d'acier de béton), mais le pilier d'un principe (la liberté d'expression) à travers des hommes (caricaturistes et journalistes). Nous avons tous été Américains en 2001, nous étions tous censés être Charlie hier et nous le resterons jusqu'au prochain sursaut de l'histoire. Même ceux – surtout ceux – qui n'avaient jamais ouvert ce journal, ni avant ni après le tournant amorcé avec l'arrivée de Val à sa direction, et qui n'avaient donc pu assister à sa crispation, sa pétrification autour de valeurs dogmatisées, d'ennemis désignés, de cibles systématiques. *Charlie Hebdo*, de quelque manière qu'on le brandisse aujourd'hui, était devenu une gazette d'opinion dont certaines caricatures n'avaient rien à envier en subtilité et en élégance à celles de la presse infâme d'un autre temps.

Et demain, qui serons-nous, selon ce processus d'identification confortable, reposant sur une empathie de pacotille ? Et si chacun se contentait plutôt de devenir soi, ne pourrions-nous pas mieux nous dégager de cette société de masques, d'encagoulés, d'« anonymous » dont le seul courage est d'ajouter des *post* haineux ou imbéciles, sans recul, sur des réseaux sociaux ?



La « communion nationale et républicaine » à laquelle nous avons assisté le dimanche 11 janvier est une manifestation symptomatique des incohérences de la société démocratique contemporaine. On pourrait la décrire comme :

- un effet de masse ;
- favorisé par l'emballement émotionnel du discours réticulaire ;
- qui éclot et s'amplifie alors même que le fait divers dramatique l'ayant suscité n'est ni dénoué ni achevé ;
- auquel on prête d'emblée une valeur symbolique fondatrice ;
- qui rassemble et mobilise autour de valeurs aussi floues que dogmatiques et indiscutables (la « civilisation », « la liberté d'expression », « la liberté » tout court)
- des acteurs de tous ordres dont le comportement peut être en contradiction même avec ces valeurs (voir, à la manifestation républicaine, le nombre de chefs d'État traînant de sanguinolentes casseroles en matière de respect des droits de la presse) mais qui y sont admis, selon les *desiderata* et les limites du pouvoir qui organise l'événement (cf l'exclusion du FN).

S'exerce donc là, à dimension de foule, un simulacre de liberté spontanée et populaire, qui n'est autre que téléguidée, canalisée, encouragée par les plus hautes autorités (les injonctions de François Hollande à répondre présent). La démocratie totalitaire n'a pas eu beaucoup à faire – si ce n'est redire avec fermeté son injonction paradoxale matricielle, « Sois libre ! » – pour susciter, chez une multitude abolissant de bonne grâce ses identités plurielles, une ferveur à se *fondre* et se *confondre* derrière le nom d'emprunt d'une victime générique et à revendiquer cette existence, au risque de toutes les incongruités. Ainsi, l'on a pu assister à une scène aussi affolante que celle où des enfants de moins de dix ans entonnaient « qu'un sang impur abreuve... » au micro de journalistes émus, alors que derrière la marmaille étaient brandies des pancartes exhibant des fusils cassés, de vibrants appels à la paix, le nom de Martin Luther King... Un monde qui ne se questionne plus sur de telles aberrations du sens et se réjouit de leur déversement logorrhéique est juste bon pour la camisole de force.

« L'histoire ne repasse pas les plats » dit l'adage célinien, mais l'actualité, si. Indéfiniment. Elle n'assure même son emprise sur nos modes de pensée que de cette manière. Nous ne pouvons désormais plus nous passer des discours dont elle nous berce, entre omniprésence de la menace et bien-fondé du renforcement des mesures sécuritaires. Nous ne pouvons plus nous passer de cette tension quotidienne pour nous sentir en vie. Nous en sommes les *addicts*, les esclaves volontaires. Les « soumis », pour revenir à un lexique houellebecquien.

Dans la mêlée de ce fameux week-end de janvier, la conjugaison du verbe « être » au présent de l'indicatif est morte, et avec elle la première personne du singulier, par manque d'attributs. Les mots étaient morts aussi, il suffit de les voir s'amalgamer au quotidien, depuis des années, cadavres inconsistants dans les fosses à commentaires du charnier virtuel d'Internet, pour comprendre l'ampleur du désastre intellectuel que connaît notre ère. « Arabe », « musulman », « islam », « islamisme », « fondamentalisme », « radicalisme », « terrorisme », « religion », « laïcité », « liberté », « expression », « caricature », « droit », « devoir », « racisme », « respect », « tolérance », « peur », « (---)phobie », « barbare », « arabe », « musulman », *and so on...* Le bout rimé de l'époque contemporaine n'a plus ni queue ni tête, pourtant il se déroule, en interminable anaconda. Il faut se méfier de cet animal-là, qui n'a pas d'état d'âme. Car la gorge d'où il s'extirpe, pour la remercier de l'avoir libéré, il l'étouffe.

\*\*\*

***Lettre ouverte à Jean-Claude Defossé par l'un de ses ex-fan des eighties, suite à la diffusion de son émission « L'intégration en Belgique est un échec » (20 janvier 2015)***

Monsieur Defossé,

Je pensais que l'âge de la retraite avait sonné depuis longtemps pour vous ; mais c'était oublier qu'en Belgique, les personnes qui ont la chance d'exercer une profession juteuse préfèrent la pratiquer jusqu'à l'exténuation de leurs ultimes ressources neuronales plutôt que de libérer un de ces postes dont, par ailleurs, elles

déplorent la pénurie pour la cohorte des nouveaux venus sur le marché de l'emploi. Allez comprendre. Je tiens cependant à vous féliciter de votre reconversion sur RTL-TVl, parfaitement réussie au vu du choix, tout en nuances, du sujet de votre première émission des « Dossiers tabous » : « L'intégration en Belgique est un échec ! ». Le changement est notable : l'utilisation, en titre, d'une affirmation accentuée par un point d'exclamation, plutôt que d'une question. Vraisemblablement, votre nouvel employeur vous a convié à un relookage rhétorique, et vous y excellez d'emblée. C'est à se demander ce qui vous aura poussé à vous incruste aussi longtemps chez la concurrence...

Trêve de badinerie. Votre première émission m'a effaré, et moins par son contenu que par la façon dont vous l'avez menée, soit dans le plus parfait confusionnisme et dans la volonté manifeste d'anesthésier tout esprit critique de la part de l'ultime frange quelque peu sensée de votre public. Quel matraquage. Quel assommement. Quelle misère.

Je comptais au départ vous adresser un texte articulé, ciselé ; et puis je me suis dit que comme, de votre côté, vous vous étiez contenté de nous servir un brouet d'informations de seconde main, je n'avais pas à trop suer ni à me mettre en peine. D'autant que moi, réfléchir, eh bien, je fais ça bénévolement, sur mon temps libre. Voici donc ce que j'avais à relever dans votre « reportage », ou plutôt votre montage de séquences filmées et commentées sur le thème susdit.

1. Avant de commencer à explorer les multiples failles de l'immigration, vous établissez une galerie des intégrations exemplaires : une ministre, un cinéaste, deux foots de haut niveau, une journaliste de télévision, et vous concluez sur les parcours d'une femme médecin et de sa sœur avocate à Bruxelles. C'est beau, comme tout ce qui est exemplaire, comme tout ce qui fait la « réussite ». Mais quel mépris social il suinte quand même de ce postulat consistant à identifier une intégration réussie à l'accès à des positions de prestige ! Ainsi donc, d'après vous, réussir dans la vie, pour un immigré comme pour quiconque, c'est devenir un décideur politique, exercer une profession libérale, ou encore évoluer dans les sphères artistiques.

Évidemment, à heure de grande écoute, exalter la destinée d'un plombier, un carreleur, un boucher, un chauffeur de bus, non, bien sûr, ça ne l'aurait pas fait. Cela n'aurait captivé personne, et il n'y aurait eu là aucune « méritocratie » *bling bling* à louer. Bien sûr, il serait injuste d'occulter que vous alignez également un trio de « garçons sérieux qui réussissent leurs études » – à qui vous avez sans doute prodigué quelques conseils vestimentaires et que vous avez tenu à situer dans un cadre suburbain (un hangar à l'abandon décoré de tags) afin qu'ils soient bien circonscrits dans le stéréotype du jeune-de-banlieue. Ce cliché, ils s'en dégagent en ouvrant la bouche (diantre, des graines de rappeurs qui savent tourner une phrase, au moins pour l'un d'entre eux...) mais c'est pour aussitôt replonger dans un autre (« l'immigré modèle, gentil, propre, bosseur, et qui sait si bien se tenir qu'il finit par ressembler à tout le monde »). C'est là en somme votre seule audace sociologique, exhiber des hybrides – dont vous attendez sans doute avec jubilation intérieure que l'un des spécimens sombre inexplicablement, d'ici peu, dans le djihadisme et prenne son ticket pour la Syrie, ce qui vous permettra de ressortir cette sidérante archive dans un nouveau reportage alarmiste.

2. J'épingle cette phrase : « Un demi-siècle après l'arrivée des premiers immigrants marocains et turcs en Belgique, c'est parmi leurs descendants que l'on trouve le plus grand nombre d'échecs scolaires, de chômeurs, et de détenus dans nos prisons. » J'ai beau la relire, m'en imprégner, la reprendre froidement mot à mot, je n'arrive pas à la comprendre. Ni à la faire coïncider à un chiffre énoncé un peu plus tôt, à savoir qu'il y aurait actuellement en Belgique 400.000 Marocains et 200.000 Turcs. À vous suivre donc dans votre constat mi-biblique (car c'est un fameux anathème que vous jetez-là sur une descendance entière) mi-malthusien, la première vague d'immigration turco-marocaine en Belgique, dans les années 60, aurait essentiellement peuplé notre pays de cancre, puis de cas sociaux, enfin de criminels. Mais, je voudrais vous demander, *le plus grand nombre* par rapport à quoi ? Par rapport aux 600.000 que ces deux populations représentent au final ? Par

rapport aux autres populations immigrées en Belgique ? Par rapport à l'ensemble de la population belge ? À moins que votre superlatif soit un absolu, auquel cas, votre émission n'a plus vocation de documentaire mais d'apocalypse et se devrait d'être diffusée en boucle le dimanche matin, après la messe.

3. Vous présentez ensuite votre premier cactus (vous avez choisi cette plante pour figurer les grands freins à l'intégration, c'est votre petit côté « allégoriste piquant ertébéen » qui revient). Là encore, le constat est sans appel, et j'aimerais vraiment que vous en livriez précisément les sources : « À tous les niveaux, de l'enseignement fondamental au supérieur, ce sont les enfants issus de l'immigration qui cumulent le plus grand nombre de problèmes. » Au fait, vous êtes journaliste ou spécialiste en génétique des populations ? Ici, je remarque en tout cas que vous employez le terme « immigration » dans son acception la plus englobante, sans préciser de nationalité ; mesurez-vous de quel déterminisme biologique doublé de quelle tare sociale vous affligez par ce propos une très vaste ensemble de population, ayant pour point commun un comportement – l'installation dans un nouveau pays ? Et comment expliquez-vous tous ces noms à consonances étrangères, italiennes par exemple, qui pullulent dans les répertoires du personnel de nos universités ? Cette immigration-là n'est pas concernée, bien sûr, sans doute parce que, interne à l'Occident, elle a parfaitement fonctionné, jusqu'à certain coup de grisou en 1956 et malgré tous ceux qu'elle a laissés sur le carreau. Quoi qu'il en soit, vous assortissez vos postulats de chiffres, aux sources tout aussi inexistantes, qui vont nous permettre d'approfondir l'analyse. Un tableau apparaît à l'écran, intitulé « Enfants ayant doublés (sic) à l'école primaire ». Ce serait bassesse de corriger votre défaillance dans l'accord d'un participe passé, mais puisque vous vous aventurerez tout à l'heure à imputer notamment l'échec de l'intégration à un défaut de connaissance de la langue du pays d'accueil, permettez-moi de vous rappeler l'adage selon lequel les conseillers sont rarement les payeurs. Revenons à nos statistiques, sur ces « Enfants ayant doublés (sic) à l'école primaire » : Les « Belgo-Belges » : 20

% ; les « Immigrés » : 33 % ; les Turcs : 50 %. Ainsi présentés, l'on arrive à un total de 103 %, Monsieur Defossé. Oui, je vous autorise à lâcher le Bescherelle pour prendre maintenant une calculette. Je vous taquine, j'ai bien compris que, *parmi* tous les petits Belges, *seuls* 20% doublent, *parmi* les immigrés, 33% doublent... Il faut pourtant admettre que livrés ainsi, en vrac, vos chiffres manquent cruellement de lisibilité. RTL-TVI ne dispose donc pas d'un matériel informatique plus performant que cela pour l'affichage des statistiques ? Et vraiment, d'où sortent-elles ?

D'après vous, les causes des difficultés scolaires des enfants issus de l'immigration sont 1) des parents socialement défavorisés et 2) la méconnaissance de la langue et de la culture du pays d'accueil. Applaudissons donc à votre suite les ASBL qui font un formidable travail pour, je vous cite, « pallier aux carences » de ces enfants. Bravo, vraiment. Et si la prochaine fois, vous voulez bien dire « pallier les carences », ce sera encore mieux.

4. Après cette embellie fournie par l'évocation du monde-associatif-qui-manque-cruellement-de-moyens-mais-est-indispensable-à-l'harmonie-du-vivre-ensemble-dans-nos-sociétés-démocratiques, vient la litanie entonnée par un professeur qui se plaint d'être quotidiennement en prise avec des élèves anticréationnistes, pétris de puritanisme (genre « cachez cette statue de discobole à poil que nous ne saurions voir ! »), homophobes, antisémites... Décidément, l'islamisme est bien un fascisme doublé d'un modèle fort efficace de pilarisation, qui trace la destinée de ses ouailles dès le plus jeune âge, nous en sommes désormais convaincus. Ce professeur au bout du rouleau a bien du courage d'apparaître ainsi, flouté de pied en cap, pour dénoncer la vague vert-brun qui nous submerge. Et l'on ressent une empathie authentique envers cette autre enseignante donnant cours à des gamins du niveau professionnel, « tous musulmans », et qui relate dans une lettre ouverte à la presse, au lendemain des attentats contre *Charlie Hebdo*, avoir dû affronter deux fortes têtes selon qui ce massacre était « normal, mérité et légitime ». L'on comprend déjà moins, dans la lettre ouverte où cette épistolière anonyme

a relaté l'inadmissible épisode, son exclamation : « C'est peine perdue. Ceux-là ne méritent pas d'être à l'école ! ». Tiens, il existe donc en nos contrées des enseignants qui osent avouer, à la face de leurs Inspecteurs, du Ministère et du Monde Libre, qu'ils estiment que certains enfants *ne méritent pas d'être à l'école* ? Et que devrait-on en faire alors ? Certes, nos enseignants laminés par la dépression et les contraintes préféreraient sans doute donner cours à un public aussi discipliné que celui d'un clip célèbre de Pink Floyd, mais enfin, ne reçoivent-ils pas, durant l'agrégation qui leur est dispensée par des docteurs ès matières psychopédagogiques, des rudiments en gestion de conflits et des notions d'interculturalité ? Ou serait-ce que leur formation n'est pas adaptée, obsolète, délivrée par des « experts » eux-mêmes complètement déconnectés des réalités du terrain, et qu'elle devrait donc être revue de fond en comble ? Cela aussi, ils pourraient avoir le cran de le clamer face caméra plutôt que de le murmurer avec aigreur entre deux « heures de fourche ». Mais ce serait sans doute plus risqué vis-à-vis de leurs autorités que de taper sur l'irréparable engeance des musulmans.

5. Les profs sont réellement impayables. Arrive, tant qu'on est parler de caricatures, celui de gym, qui se lamente sur les certificats médicaux bidons établis à l'année, présentés par les petites musulmanes pour échapper à l'activité piscine qui les oblige à se dévoiler et à se quasi dénuder. Au passage, il ironise sur le « burkini », ce mélange de burka et de bikini qu'enfilent les jeunes filles pour concilier pudeur et natation. Bon sang, moi aussi en primaire, je m'en faisais imprimer et signer à tour de bras, des certificats à l'année pour le cours de gym, et si j'avais pu trouver un médecin assez complaisant pour le faire aussi en secondaire, eh bien j'aurais plongé tête la première sur l'occasion. Me mettre en short par tous les temps ; enfiler ces horribles chaussures asexuées à semelles plates et qu'on lave en les blanchissant d'un liquide aux relents infects ; révéler mes bourrelets de gros ado complexé ; me ridiculiser par mes essoufflements et ma patauderie parmi les athlètes en herbe qui se gaussaient de moi ; me choper des verrues plantaires lors d'immondes douches collectives... Ce calvaire hebdomadaire

ne m'a JAMAIS enclin à socialiser, que du contraire, et j'aurais sans doute plus appris à lire, fût-ce le Coran ou les œuvres de Tariq Ramadan, pendant deux heures sur les bancs de touche, qu'à singer la pratique du badminton ou à avorter des cumulets sur des tapis de sol crasseux. Qu'on lâche un peu les basques à nos élèves avec ces abrutissantes disciplines sportives obligatoires. Si ce n'est pas pour la poursuite d'une carrière professionnelle, qu'on réduise le sport à ce qu'il aurait toujours dû être dans l'enceinte scolaire : une option. Qu'on laisse donc la jeunesse nager avec une bouée canard, un bonnet Lacoste, un « burkini » à pois ou un tuba rose, et qu'on lui permette juste de redécouvrir le contact premier, heureux, avec l'eau plutôt que de la faire chier avec des longueurs chronométrées, de l'esprit de compèt' et des coups de sifflet crève-tympan. Là, on gagnera en bonheur et en épanouissement de chacun, non ?

6. Voici maintenant Brigitte Maréchal, spécialiste de l'islam à l'UCL, auteure d'une étude sur les crispations entre musulmans et non-musulmans, qui nous explique, à rebours de tout souci étymologique : « Ce n'est pas parce qu'il y a de la crainte vis-à-vis de l'autre que l'on est phobique ». Littré, reviens ! Voici un nouveau chiffre jailli du néant : « 54% des Marocains estiment que l'homosexualité est un danger pour la morale » (et les 46 % qui restent, ils aiment bien ? Ils pratiquent ?). Voici, brossés en une minute trente, les sempiternelles pommes de discorde (l'abattage rituel des moutons, les manifs contre les caricatures du prophète, le voile). Voici, au moment d'aborder la question du mariage, les Marocains et les Turcs requalifiés jusqu'à la fin du reportage en « Belgo-marocains » et « Belgo-turcs ». Décidément, ce documentaire est un slalom sur la piste noire de la sémantique.
7. La case « emploi » nous réserve un discours très, trop, complaisamment humaniste sur les horribles employeurs pratiquant la sélection BBB (« bleu blanc belge ») et la discrimination à l'embauche. Cette infamie provoquerait un réflexe d'indignation même chez un frontiste de base, tant elle est dégueulasse et concerne au final quiconque a une sale gueule, un sale nom,



un sale CV. Elle le provoquerait, ce sursaut de révolte, SI ET SEULEMENT SI elle n'était de suite relayée par l'alarmante réalité de nos prisons. En effet, il y aurait dans nos geôles dix fois plus de Marocains « que de Belges » (en toutes lettres sur l'écran) / « que d'autres détenus » (selon votre commentaire en voix off). Nous apprenons aussi qu'en milieu carcéral, outre des Marocains, on trouverait aussi « des musulmans ». On notera la bizarre dissociation d'ensembles catégoriels précédemment emboîtés, ainsi que la subite et mystérieuse disparition des Turcs. Et la non-mention des prisonniers originaires des Pays de l'Est, du reste de l'Europe, d'Afrique noire, voire d'Asie. Sans doute n'y en a-t-il aucun. Le policier Hamid Benichou a sur la question une explication toute faite : il a l'audace d'émettre l'hypothèse selon laquelle « la justice a la main lourde avec les immigrés » mais il contrebalance immédiatement ce jugement – qui pourrait passer pour un blâme implicite adressé à ses employeurs – par cette sentence : « Une grosse partie des musulmans commettent des délits. ». Où la syntaxe du questionné épouse celle de l'Inquisiteur.

8. Dernier cactus-épouvantail : le communautarisme. Privilège de la jeunesse éternelle, vous êtes encore étonné, Monsieur Defossé : lors d'élections communales, un Turc choisira, s'il en a la possibilité, vous nous le donnez en mille... un candidat d'origine turque ! Voilà qui est inattendu en effet. C'est un « vote communautariste, ça », explicitez-vous avant de demander « Et vous l'assumez ? » au Monsieur à accent qui a eu la gentillesse de se prêter à votre jeu sournois. La réponse est « oui », un « oui » inadmissible pour vous qui ne comprenez pas les ressorts psychologiques pouvant mener un individu à élire quelqu'un dont il croit, en citoyen démocrate naïf mais de bonne foi, qu'un/e tel/le va mieux représenter ses intérêts sous prétexte qu'il/elle appartient à une même identité. Jean-Claude, je vous explique. Imaginez-vous vivant en Suisse, dans une division cantonale peuplée de Belges, et que sur les six candidats pour les votations, il y ait trois Vaudois, deux Zurichois et... un immigré carolo. Franchement, Jean-Claude, allez, avouez, vous serez

communautariste. N'est-il pas vain et intellectuellement déshonnête de s'offusquer d'un effet voulu, programmé même, par la démocratie ?

9. J'arrête ici, j'ai décroché à l'intervention du « tractologue » (quelle existence abyssalement creuse sur les plans affectif et social peut bien amener un humain à s'adonner à l'étude sémiotique de tracts électoraux, de surcroît libellés dans des langues que ce « chercheur » ne maîtrise pas !?!) et à la mention de l'existence de « pouvoirs occultes », qui téléguideraient, depuis les mosquées du Bosphore ou le Trône de Rabat, l'allégeance docile des fidèles du Prophète et des sujets de son premier délégué sur terre.

Monsieur Defossé, vous nous informiez mieux et plus clairement quand vous sillonziez autrefois la Wallonie mirifiquement gaspilleuse des autoroutes interrompues net en leur tracé, des hôpitaux flambants neufs mais désespérément vides, des métros sans rails, des ronds-points carrés et des ponts jetés vers nulle part. À vous entendre mixer les concepts et voir gribouiller les courbes, à constater votre renoncement à tout didactisme, à vous voir ainsi collaborer avec la Bêtise Immonde en abreuvant la roue de son moulin à paroles, à peurs et à approximations, l'on serait tenté de penser que l'initiateur des plus lamentables « grands travaux inutiles », c'est désormais vous.

\*\*\*

*À suivre, forcément...*

**Frédéric SAENEN**  
**Août 2014 / Janvier 2015**